

FEMMES ENGAGÉES : FAIRE ENTENDRE SA VOIX DANS LA COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT



@MARY BARREDA

Sommaire

Édito.....	1
«Je suis»	
Haïti.....	2
Changer de prisme	
Ouganda.....	3
S'engager en Ouganda pour défendre les droits des femmes.	
El Salvador.....	4
Le pouvoir des femmes est omniprésent chez ADES	

“Je suis”

Deux mots qui résument un des défis principaux que les femmes volontaires dans la coopération internationale doivent relever. En partant au Sud en tant que professionnelle pour « renforcer et valoriser des dynamiques locales en faveur de la promotion de la paix et des droits humains », les volontaires doivent s'attendre à casser différents codes, notamment culturels. Mais indépendamment du pays, il y a ce point commun à la plupart des missions : être une professionnelle dans des contextes où la majorité des emplois sont gérés et occupés par des hommes.

Alors régulièrement, cela demandera une double énergie puisqu'il faudra évidemment être acceptée en tant que professionnelle, mais surtout avant cela il faudra plusieurs longues semaines, voire mois, pour dépasser les stéréotypes bien ancrés, pour que s'épuise la question « mais tu ne veux pas d'enfants ? », et pour que nous ayons fait le tour de la discussion de savoir si nous ne préférons pas rester aux côtés de notre compagnon plutôt que de venir travailler ici. Il faudra oser prendre la parole, en réunion et en groupe, même si nous ne nous la donnons pas. Et surtout, il ne faudra pas se braquer quand, sur des chantiers, on dira bonjour à votre collègue ingénieur, mais pas à vous.

Être soi-même, être la professionnelle que nous sommes, tout en respectant celui qui ne nous respecte pas. C'est un défi au quotidien, parallèle à notre mission. Latent.

Est-ce finalement si différent du monde des métiers techniques en Suisse ?

Au fond peu importe le pays où nous travaillons. Chaque jour où, par notre présence, les mentalités du monde professionnel évoluent, que ce soit à travers le manœuvre d'un chantier à Matagalpa, à travers le revendeur de matériaux à Port-au-Prince, ou à travers le directeur du centre de formation professionnelle à Bogota, nous plantons des graines. Et qui sait, peut-être que ces hommes encourageront et soutiendront leurs filles à devenir à leur tour une professionnelle dans les métiers techniques.

Je Suis et tel est mon défi.

Mélanie Lutz,
ingénieure civile &
ancienne volontaire pour Eirene Suisse au Nicaragua

Haiti

Changer de prisme

Être volontaire dans un pays du Sud, c'est avant tout une histoire humaine. Celle de vouloir à un moment donné de sa vie, observer les choses sous une autre perspective. C'est l'envie de voir comment cela se passe ailleurs, de comprendre d'autres modes de fonctionnement, de se confronter à d'autres réalités que celles que l'on connaît. Bien entendu, derrière le travail de volontaire, il y a aussi l'espoir de pouvoir apporter quelques compétences. Mais bien vite, il devient évident qu'avant toute chose, le volontariat est un échange. Un échange avec les autres, mais également un échange avec son miroir interne.

Qui suis-je ?

Lorsque l'on est catapulté dans un environnement si différent de celui que l'on connaît, on se retrouve rapidement confronté à cette interrogation. Faire l'exercice du volontariat, c'est accepter de s'observer depuis un autre point de vue, de confronter ce que l'on prenait pour des connaissances acquises, de les remettre en question et surtout de les faire évoluer.

À mon arrivée en Haïti, je me suis rapidement rendu compte que j'avais été élevée dans un monde très européenocentré. Cela peut paraître une évidence, mais je crois que ce n'est qu'en étant ici que j'en ai réellement pris conscience. Lorsque l'on accepte de faire cet exercice d'introspection et d'analyse de son mode de pensée, il devient clair que ses connaissances sont le produit de ce seul prisme.

Face à ce nouvel environnement, tout est alors devenu très flou. Est-ce que les valeurs que je défends sont-elles aussi louables qu'imaginé ? Est-ce que ma manière de voir et d'observer le monde n'est-elle pas biaisée et trop uniforme ? Faire l'expérience du volontariat, c'est accepter d'être bousculé·e afin de faire bouger son centre du monde, LE centre du monde.

En observant les luttes féministes en Suisse et en Haïti, on serait



© ADEMA, Haïti 2023

rapidement tenté de croire qu'elles sont très similaires. Mais cela reviendrait à prendre un raccourci beaucoup trop rapide et erroné. Si les fondements sont parfois les mêmes et le vocabulaire identique, ils révèlent toutefois des réalités trop différentes pour être confondues. Vouloir faire de la lutte des femmes à travers le monde un combat unique, sans prendre en compte le contexte, empêcherait l'autodétermination de chaque mouvement à définir ses propres besoins.

Ces questions sont particulièrement pertinentes quand on observe comment certaines nations et ONG internationales présentes depuis de nombreuses années en Haïti influencent le pays, l'aiguillent, l'orientent et s'immiscent dans ses décisions. Face à ce constat, je me pose inévitablement la question suivante : n'est-ce justement pas là l'une des premières formes de patriarcat contre lesquelles il faudrait lutter ? Celle de la prédominance de la pensée occidentale, qui s'impose souvent comme vérité univoque et irréfutable au sein et au-delà de ses frontières.

Comment par ma présence en tant que volontaire européenne ne pas renforcer cette influence ? Comment, à travers mes actions, ne pas vouloir à tout prix transmettre ma manière de voir les choses et de fonctionner ? Parfois, ces questionnements me figent, parfois ils sont un moteur pour moi, parfois une claque, souvent un encouragement à continuer d'observer, analyser, remettre en question, changer et recommencer.

Vivre et se développer est un travail de toute une vie. Il faut l'accepter. Mais une chose est sûre, l'analyse hâtive, le jugement et le rejet de l'autre ne sont jamais une solution. Alors merci à toutes les personnes que je croise sur mon chemin, et en particulier à mes collègues haïtien-ne-s, qui souvent, malgré mes jugements trop hâtifs, continuent de m'aider à me décentrer.

Manon Schluchin
volontaire auprès d'ADEMA



© ADEMA, Haïti 2023

Ouganda

S'engager en Ouganda pour défendre les droits des femmes.

Désireuse de m'investir davantage pour la cause des femmes, je suis engagée depuis maintenant plus de deux ans au nord de l'Ouganda dans le cadre du programme de coopération d'Eirene Suisse. J'y exerce le rôle de spécialiste plaidoyer et gestion des connaissances en matière de genre aux côtés de l'ONG Gulu Women Economic Development & Globalization. L'Ouganda est un pays d'Afrique sub-saharienne surnommé la perle de l'Afrique pour la beauté de sa nature et ses lacs. Pourtant, ce qui m'a surtout émerveillé, c'est l'esprit d'entraide et la résilience des femmes victimes de la guerre civile qui s'est terminée en 2005.

Dans le cadre de ma mission auprès de GWED-G, je participe à l'implémentation de programmes qui visent à favoriser une autonomie financière des femmes. Cela se fait notamment au travers de la création de groupes d'épargne féminins, autogérés et auto-capitalisés appelés « Village Saving Loans Associations ». De manière complémentaire, GWED-G questionne certaines normes sociales établies qui tendent à normaliser la violence envers les femmes et forme des femmes à devenir des leaders conscientes de leurs droits et aptes à inspirer, conseiller et aider d'autres femmes. Parallèlement, la contribution « d'hommes-modèles » aide à promouvoir des valeurs de respect auprès d'autres hommes. Ainsi, nous essayons de permettre à toutes et tous de vivre une vie digne et sans violence. Nous y parviendrons grâce aux efforts de sensibilisation sur le terrain, mais aussi de mise en lumière des problématiques rencontrées, et de partage des connaissances en matière de genre et de droits des femmes.

Dans ce nouvel environnement, la première difficulté rencontrée fut la barrière linguistique. Bien que l'anglais soit la langue officielle, de nombreuses personnes, spécialement dans les villages où opèrent GWED-G, ne le parlent pas faute d'accès à l'éducation. Heureusement, je peux compter sur mes collègues qui se mettent à disposition pour traduire les conversations lors de nos engagements.

C'est donc toujours en équipe que nous nous rendons dans les villages pour y accomplir un travail de sensibilisation sur le genre, orienter les femmes sur la possibilité de bénéficier d'un soutien aux victimes de violences, et surtout recueillir leurs témoignages. J'apprécie tout particulièrement la présence de mes collègues féminines lors de ces interventions. Les femmes que nous côtoyons s'identifient plus facilement à une personne qui leur semble proche, qui partage le même vécu et les mêmes racines.

Être une femme volontaire en Ouganda implique de faire face aux injonctions culturelles liées aux rôles de genre. Afin de ne pas biaiser ma compréhension d'une nouvelle culture, je dois laisser mes acquis de côté et mettre en perspective mes idées sur les dynamiques de genre qui s'appliquent en Europe. Ici, les femmes s'occupent principalement du foyer et des enfants. Par conséquent, elles n'ont que peu de temps libre pour exercer un travail ou s'engager dans d'autres activités. Le plus souvent, ce sont les hommes qui assurent la principale source de revenu du foyer et qui disposent du pouvoir décisionnel.

Dans le cadre professionnel, je ressens parfois que mes idées sont moins facilement reçues en raison de ma position de femme européenne blanche. D'une part, certains de mes collègues peuvent avoir tendance à donner plus de poids et de pouvoir décisionnel aux hommes suivant leurs traditions et donc valorisent davantage leurs contributions, tandis que d'autres souhaitent me solliciter pour de l'aide, ce qui peut engendrer une certaine gêne vis-à-vis de ceux qui supposent que mes propositions ne sont pas adaptées au contexte local. Être volontaire en tant que femme étrangère dans ce contexte comportent plusieurs défis qui nécessitent un ajustement constant pour s'intégrer et collaborer du mieux possible.



© GWED-G, Ouganda, 2023

Charlotte Ziegler,
volontaire auprès de GWED-G

El Salvador

Le pouvoir des femmes est omniprésent chez ADES

Vidalina, 54 ans, est la présidente de l'association de mon organisation partenaire ADES. En tant que leader de la commune de Santa Marta, activiste environnementale, paysanne, mère de quatre enfants et grand-mère, elle a encore beaucoup d'autres tâches qu'elle doit concilier au quotidien. Digna, Blanca, Marta et Antonia sont d'autres femmes occupant des postes à responsabilité. Certaines d'entre elles ont des enfants en bas âge, élèvent seules leurs enfants ou s'occupent également de leurs parents âgés. Elles travaillent toutes à 100%, car le travail à temps partiel n'est pas courant au Salvador. Pour la garde quotidienne des enfants, elles engagent une nounou ou, si elles ont de la chance, sont aidées par des membres de leur famille. Il arrive qu'elles viennent parfois au travail malades afin de ne pas prendre de retard pour les projets d'envergure. Néanmoins, mes collègues ont presque toujours l'air d'être en forme et ne se montrent que très rarement stressés ou frustrés. Du moins, je ne le vois pas sur leurs visages. Elles ne se laissent pas non plus facilement déstabiliser par les aléas de la vie tels que le retard du bus ou de devoir attendre des heures pour un rendez-vous médical avec leur enfant à l'hôpital public.

Je suis habituée à autre chose. Je n'ai travaillé le week-end que lorsque j'étais étudiante. Ensuite, dans ma vie professionnelle, c'était presque inexistant. Et si, exceptionnellement, un rendez-vous tombait sur un jour ou un soir de congé, j'ai toujours pu le compenser. En Suisse, il existe en outre des crèches pour la garde des enfants et des maisons de retraite qui s'occupent de nos parents dépendants. La plupart des parents travaillent également à temps partiel et l'on attend - du moins dans mon entourage - que les pères participent à la garde des enfants au même titre que les mères. Malgré ces petites avancées, parfois durement acquises, pour les femmes actives, les mères et les familles en Suisse, je me suis toujours perçue, ainsi que mon entourage, beaucoup plus stressée dans mon pays.

Je pense que ce n'est pas tant parce que nous avons des tâches plus strictes ou que la pression de la performance professionnelle est tellement plus élevée en Suisse, mais plutôt parce que nous exigeons de nous-mêmes d'exploiter suffisamment l'offre variée de possibilités d'organisation de la vie et d'épanouissement personnel. Nous sommes tellement habitués à nos privilèges - un emploi sûr, des horaires de travail réguliers, du temps libre et des vacances, des institutions relativement fiables et efficaces, des transports

ponctuels et des temps d'attente réduits - que notre tolérance à la frustration, lorsqu'elle est mise à mal, est bien plus faible que dans la plupart des pays du Sud.

Ces privilèges que nous avons en tant que Suisses nous ont été donnés à la naissance. Nous les emportons aussi (en partie) lorsque nous voyageons à l'étranger et que nous effectuons, comme moi actuellement, un volontariat. Bien que je vive ici dans un contexte marqué par le machisme et dans lequel les femmes, par rapport aux hommes, supportent une charge de travail bien plus inégale que la plupart des femmes en Suisse, je me trouve, en tant qu'étrangère, dans une situation relativement confortable. Certes, je suis aussi une mère qui travaille, mais j'ai un partenaire qui s'occupe de notre fils la journée. Mon temps de travail est réglé par contrat. Le vendredi, j'ai congé pour pouvoir assumer suffisamment mon rôle de mère. Il m'arrive aussi de travailler ici pendant mon temps libre et le week-end, mais personne n'attend vraiment de moi que je le fasse. Lorsque je suis malade, je reste à la maison et j'ai toujours la possibilité de consulter un médecin privé (sans long délai d'attente) grâce à mon assurance. Même si, en tant que volontaire, je vis ici avec des moyens modestes, car mon mode de vie est adapté à celui du personnel local, je reste privilégiée par mes origines européennes. Je viens d'un système qui me garantit certains droits, où que je sois. Il est important pour moi de toujours rester consciente des privilèges liés à mes origines. J'admire d'autant plus mes collègues de travail, leur résilience, leur joie de vivre, leur pouvoir de femme et leur capacité à toujours garder leur calme et à regarder positivement vers l'avenir, malgré leur charge de travail importante et leurs multiples tâches professionnelles, familiales et communautaires.



Madeleine Colbert
volontaire auprès d'ADES

Journal adressé aux sympathisant·e-s de l'Association Eirene Suisse

Faire un don :



Correspondance :
Rue des Côtes-de-Montbenon 28
1003 Lausanne
022 321 85 56
info@eirenesuisse.ch
www.eirenesuisse.ch

Versements :
Association Eirene Suisse
1200 Genève
CCP : 23-5046-2
SWIFT/BIC : POFICHBEXXX
IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2

Rédaction : Mélanie Lutz, Manon Schluchin,
Charlotte Ziegler et Madeleine Colbert
Relecture : P. Saillen, A-S Ros, O. Lavilla,
T. Novello
Mise en page : A-S. Ros, P. Saillen, O.Lavilla

Imprimé en Suisse par
Imprimerie CIC
Avenue du Gd-St-Bernard 50b
1920 Martigny
027 722 39 22
info@imprimeriecic.ch
www.imprimeriecic.ch